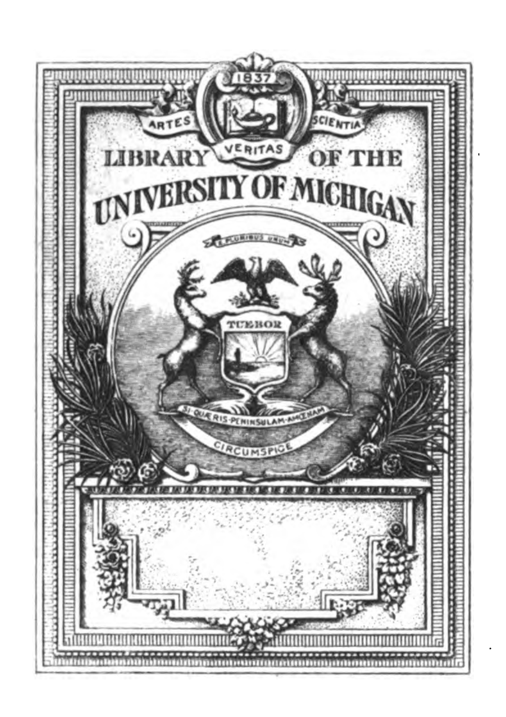



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

IMITATIONS LIBRES

DE

QUELQUES POÉSIES ITALIENNES

DE

GIACOMO LEOPARDI

ET

COMPOSITIONS DIVERSES

PAR LE PROFESSEUR

VINCENT CASTALDO

3.me Édition.

NAPOLI

STAB. TIP. PIERRO E VERALDI

nell' Istituto Casanova

1900

A la Lune

Un an déjà passé, je vins, lune chérie,
Sur ce même coteau, solitaire m'asseoir ;
Et le cœur oppressé d'amère rêverie,
Devant toi l'épancher comme je fais ce soir,

Tu planais dans les cieux; ta sereine lumière
Argentait de ses flots le dôme des forêts;
Mais à cause des pleurs qui noyaient ma paupière,
Je voyais s'obscurcir et vaciller tes traits.

J'étais infortuné; tel je reviens encore;
Et le temps a marché, me laissant le malheur ;
Toutefois, du souci dont la dent me dévore,
Je compte les saisons non sans quelque douceur.

Tant ô lune, il est vrai que la douleur passée,
Alors même qu'encore elle nous fait souffrir
Peut de sa souvenance occuper la pensée
En la venant charmer par un triste plaisir !



Le calme après l'Orage

I.

L'orage a fui. Les oiseaux sont en fête;
Et de retour sur le chemin:
La poule s'ébat et caquette.
Vers le couchant l'azur serein
Perce là-bas sur la montagne;
On voit le fleuve à travers la campagne
Dessiner son cours argentin.

II.

Le bruit renaît; le travail recommence.
Sur la porte, en chantant s'avance,
L'artisan son œuvre à la main,
Pour observer le ciel encore humide:
La ménagère avec sa cruche vide,
S'en va puiser au prochain ruisselet
L'eau par l'orage rafraîchie.
Le passager quitte l'hôtellerie;
J'entends tinter les grelots du mulet,
Et le chariot rouler, dont l'essieu crie.

III.

En ce moment, que les cœurs sont joyeux !
Sous le ciel pur comme il est bon de vivre !
Comme au travail l'homme studieux
Avec ardeur, avec amour se livre,
Soit qu'il en commence un nouveau,
Soit au journalier qu'il revienne !
Des lourds soucis dont il a le fardeau,
Quand advient-il que moins il se souvienne ?
L'orage a fui : dans son âme il fait beau !

IV.

Faux plaisir ! Enfant de la peine !
Fruit de la peur dont se voit délivré
Qui craint la mort en détestant la vie,
Mais à laquelle il se rallie,
Quand le nuage déchiré
Avec fureur déchaîne sur sa tête
Les vents, la foudre, la tempête.

V.

Et voilà donc les doux présents
Que, dans ta bonté prévoyante,
Tu réserves à tes enfants,
Nature, mère bienveillante !
C'est assez pour les réjouir
Si quelquefois ils cessent de pâtir.
A pleines mains tu sèmes la souffrance,
De maux tu nous tiens assiégés;
Et pour peu qu'ils soient soulagés
Nous te devons notre reconnaissance.

VI.

O de la terre triste roi,
Bien digne, hélas ! que l'on pleure sur toi !
Si la douleur en paix te laisse vivre
Tu t'estimes heureux. Crois-moi :
Tu l'es bien plus quand la mort t'en délivre !



Le Passereau Solitaire

Aimable passereau, tu restes solitaire
Sur le toit de la vieille tour,
Et là, tu nous diras ta chanson printanière
Jusqu'à l'heure où mourra le jour.

L'air brille de l'éclat de la saison nouvelle ;
Sur les prés resplendit la fleur;
La terre, en sa parure, est aujourd'hui si belle
Que son charme attendrit le cœur !

Tu l'entends, chantre aimé, la voix retentissante
Du troupeau qui là-bas mugit;
Et le frémissement de l'aile turbulente
De tes frères vers toi surgit.

Ils sillonnent les airs de leurs libres volées;
Rasent la plaine et le coteau,
Célébrant ce beau jour en notes modulées,
Des leurs peut-être le plus beau !

Les cris, l'essor, les jeux où la fête tournoie,
Tu ne sais pas y prendre part;
Seulement, spectateur de leur folâtre joie,
Pensif, tu te tiens à l'écart.

Et qu'aurait de commun avec ta rêverie
Le tumulte de ces ébats ?
Toi qui, né pour le chant, nourri de mélodie,
Privé de voix, ne vivrait pas !

Aussi, toujours fidèle à tes mœurs innocentes,
Tu t'enivres de doux accents;
Tes moments les meilleurs, ainsi tu les enchantes,
Tandis que passe le printemps.

Ta vie, ô passereau, de la mienne est l'image:
Oui, je néglige, comme toi,
Danse, plaisir, gaîté, frais enfants du bel âge,
Et l'amour. Celui-là pourquoi ?

L'amour ! frère charmant de l'heureuse jeunesse !
L'amour, objet d'amers regrets,
Quand ses longs souvenirs obsèdent la vieillesse,
Encor séduite à ses attraits.

Mon cœur indifférent aux voluptés légères
Ne les attends ni ne les suit;
Les vaines amitiés lui restent étrangères :
Je m'isole, et mon printemps fuit !

Ce beau jour qui déjà glisse vers la soirée
L'usage le consacre aux jeux;
Par la fête appelée viennent de la contrée
Les habitants à flots nombreux.

La cloche tinte au loin; plus près le mousquet tonne
Chacun élégamment vêtu,
Se presse dans le bal, où l'orchestre résonne
On veut voir; on veut être vu

Mais moi, retiré seul dans le vallon sauvage,
Je laisse ma part du plaisir
Que moins insoucieux, j'estimerais plus sage,
Puisqu'il s'offre de le saisir,

La raison me le dit : et toujours, je diffère.
Et, toutefois, vers l'Occident,
Le soleil qui conduit sa fugitive sphère
Semble m'avertir en partant.

Les rayons empourprés à ma vue éblouie,
  Tout à l'heure ils disparaîtront;
Bientôt aussi les fleurs dont je sèvre ma vie
  Près de ma main se faneront.

O gentil passereau ! toi, quand les destinées
  Marqueront ta paisible fin,
Revenant sur l'emploi de tes courtes années
  Tu n'auras regret ni chagrin.

Tes penchants, tes désirs sont des lois de nature.
  Moi, si je ne puis obtenir
De sauver dans sa mort, mon existence obscure
  Du long supplice de vieillir;

Lorsque sous mon regard, terne, sans éloquence
  L'éteindra vide l'univers;
Et que le jour amer, alors qu'il recommence
  En présage de plus amers;

Que me semblera-t-il de la teneur passée
  De mes beaux ans ainsi perdus?
Je tournerai les yeux sur leur trace effacée...
  Et je ne les trouverai plus !



L'infini

Que ce coteau me plaît ! Que j'aime ce buisson,
  Mur verdoyant, à l'épaisse ramée,
  Par qui de l'extrême horizon
  L'immense suite à mes yeux est fermée !
  Mais quand, bien seul, sous cet abri perdu,
  Dans les longs rêves je me lance,
J'imagine au-delà, sans bornes étendu
Un espace béant, un surhumain silence;
  Une paix morte, et peu s'en faut alors
  Que de la peur le frisson ne me gagne.
  Puis, si le vent, dans la morne campagne
  Réveillant au loin les bruits morts,
Vient tristement gémir à travers le feuillage,

Je compare à sa voix le silence effrayant
  Dont je me suis créé l'image;
Puis aux jours éternels je vais réfléchissant,
  Aux ans expirés de notre âge,
Au siècle où nous vivons, à la haute clameur
  Qu'il élève sur son passage.
Ainsi, de ces pensers sondant la profondeur,
Mon esprit, qui s'y perd, se plaît à son naufrage.



Souvenirs

Non, je n'espérais plus, astre brillant de l'Ourse,
Vous revoir, au-dessus du jardin paternel,
Poursuivre dans les cieux votre paisible course;
Ni prendre jamais l'entretien éternel
Que j'avais avec vous de la haute fenêtre
Du vénéré manoir où le sort me fit naître,
Où je vécus enfant, et vis si tôt mourir
De l'amour, du bonheur l'espérance éphémère!
Quels étranges pensers! Quelle folle chimère,
En mon jeune cerveau ne faisait pas surgir
Votre aspect et celui de vos mille compagnes,
Lorsque dans l'herbe assis les yeux fixés sur vous,
J'écoutais un chant vague errer sur les campagnes;
Et les cyprés gémir au souffle tiède et doux
De la brise du soir, par instants réveillée,

Ainsi, seul et pensif, sur mon lit de gazon
Je restais, prolongeant ma rêveuse veillée;
Tandis que j'entendais bruire dans la maison
Les tranquilles travaux, l'alterne causerie
De nos vieux serviteurs au ménage occupés.
  Comme vous nourriciez aussi ma songerie
Et vous; lointaine mer, et vous, monts escarpés
Que d'ici je découvre, et que, dans ma pensée,
Je me promettais bien autrefois de franchir!
Monde mystérieux, où mon âme élancée
Poursuivait le bonheur et s'y croyait saisir!
Vaine poursuite, hélas! de quel succès suivie!
Combien de fois, depuis, ai-je imploré le sort
Pour obtenir enfin que la paix de la mort
Endormit les douleurs de mon ingrate vie.

Au sommet du clocher l'heure frappe. Son bruit
Dans l'espace raisonne et marque à mon oreille
Les pas silencieux du temps qui passe et fuit.
L'horloge, il m'en souvient, reconfortait ma nuit,
Quand, tout transi des peurs dont je peuplai ma veille,
J'aspirais, faible enfant, aux lueurs du matin.
Nul objet en ces lieux, qu'il soit proche ou lointain,
Ne vient s'offrir à moi, qu'aussitôt une image
Attrayante d' abord, puis triste à son passage,

Ne m'apporte un regret de tout ce qui n'est plus,
Et le mot si cruel à se dire: Je fus !

Cette salle, aux rayons de l'Occident tournée,
Ceinte de ces hauts murs que la fresque a couverts
De bergers, de troupeaux de paysages verts,
Accueillit les loisirs de ma douce journée :
Retiré là, souvent, au retour des hivers,
Quand le ciel avait pris sa mante lourde et grise;
Quand la neige étendait ses voiles de blancheur,
Je me sentais heureux aux soupirs de la bise :
Possédé que j'étais de la puissante erreur
Qui partout devenait ma compagne fidèle,
Occupant à la fois mon esprit et mon cœur.
J'avais touché le seuil de la saison si belle
Où se montre aux mortels tout pleins d'aménité
Le mystère odieux des choses de la vie.
Comme un novice amant s'éprend de la beauté
Dont il s'est fait l'image en son âme ravie;
L'adolescent adore une félicité
Qu'il bâtit à plaisir dans le pays des songes.
Espoir de mes beaux ans! ô gracieux mensonges!
Que dans mes souvenirs votre charme est vivant!
Quel triste et doux regret sans cesse le rappelle !

Les honneurs, que sont-ils? et la gloire qu'est-elle
Fantastiques brouillards dispersés par le vent!
Le bonheur: vain désir! et l'existence amère
De tout fruit dépouillée: inutile misère!
Pour tant profond que soit le vide de mes jours,
Et sombre le désert où ma vie est jetée,
Je ne querelle point la fortune irritée,
Car elle m'ôte peu, m'appauvrissant toujours,
Mais quand je pense à vous, espérances fleuries,
A vous, jeunes projets si longtemps caressés,
Et que sur les débris de vos roses flétries,
Las de traîner des jours si nus, si délaissés,
J'aspire dans la mort au seul bien qui me reste;
Mon cœur se serre alors et de mon sort funeste
Je ne puis me lasser de pleurer la rigueur.
Et pourtant, cette mort si souvent appelée,
Quand elle apportera la fin de mon malheur,
Quand la terre, à mes pas étrangère vallée,
Fuira devant mes yeux, ainsi que l' avenir;
A cette heure suprême, espérances déçues,
Vous viendrez m'émouvoir d'un poignant souvenir;
Et les félicités que je n' ai pas connues
Mêleront l'amertume à mon dernier soupir

Jadis, le cœur brisé d'un incessant orage
De troubles, de désirs de joie et de tourment,
Je songeais à mourir, et j'allai bien souvent
Revoir, le long du fleuve, un isolé rivage;
Et là, longtemps assis, fasciné par les eaux,
Dont mes sens subissaient le perfide mirage
J'étais près, dans leur sein, de chercher le repos.
Plus tard, quand d'un long mal ma force anéantie
Sembla me préparer à douter de la vie,
Je plaignis ma jeunesse éteinte avant le temps;
Et maintes fois, la nuit, sous la maigre lumière,
Que la lampe envoyait à mon lit solitaire,
Je lamentai ma mort en douloureux accents
Et berçai ma langueur de mon chant funéraire.

Qui peut songer à vous et ne soupirer pas ?
Beaux jours évanouis du printemps juvénile,
Quant au mortel charmé, souriante et facile,
Apparaît la beauté dans ses vierges appas;
Quant à ce bien venu tout rit, tout tend les bras,
Lorsque se tait l'envie encore sommeillante;
Lorsque le monde enfin, ô merveille étonnante !
Exalte son mérite, excuse son erreur,
Et semble, en l'accueillant, le proclamer Seigneur!
Irrévocables jours! Fugitif météore

Qui séduit le regard et soudain s'évapore!
Dès que vous nous quittez, adieu notre bonheur!

Et toi, jeune Sylvia, de ma triste pensée
Et les ans et la mort t'auraient tant effacée
Que de toi ces lieux chers ne me disent plus rien?
Hélas! où donc es-tu, que la mémoire amère
Seule me reste ici de ce qui fut mon bien?
Elle ne te voit plus notre natale terre!
Cette fenêtre aimée, où tu venais, la nuit.
Me jeter quelques mots de tendresse innocente
Que j'écoutais tout pâle et l'âme défaillante,
Des étoiles du ciel le reflet seul y luit.
La fenêtre, elle est vide! et Sylvia, disparue!
Tu passas sur la terre, ô mon unique amour!
A d'autres est donné de passer à leur tour;
D'habiter ces vallons qui plaisaient à ta vue,
Mais vite tu passas! Tel le songe divin,
Délices d'un sommeil, se dissipe au matin.



Le Samedi au Village

Avec sa gerbe et sa faucille,
Revient des champs la jeune fille,
Sans oublier rose et jasmin
Dont elle veut orner sa tête,
Et se montrer belle, à la fête
Que ramène le lendemain.

Dans le hameau, sa vieille mère,
Assise au seuil de la maison,
File son lin, sous le rayon
Du soleil mourant qui l'éclaire;
Et, tout en tournant le fuseau,
Elle jase evec ses amies,
Près d'elle en cercle réunies,
Et rappelle son temps si beau,

Où jeune et leste, rose et blanche,
Elle se paraît le dimanche,
Charmant au bal les jeunes gens
Compagnons de son doux printemps.
Mais l'atmosphère rembrunie
Du couchant éteint la splendeur;
Et la paix avec l'ombre unie
Descend des monts, à la lueur
Du beau Vespeo et de la lune.
Là-haut, dans la vieille tour brune,
La cloche au carillon d'airain
Donne le signal de la fête,
Et ne le donne pas en vain
A la chômer chacun s'apprête;
Et les enfants, joyeux essaim,
Déjà remplissent le village
De leurs cris et de leurs ébats;
Tandis qu'après son labourage
Le métayer revient bien las
S'asseoir à son frugal repas;
Mais il laisse adoucir sa peine
Au loisir, libre d'embarras,
Promis par la fête prochaine,

Oui, des sept jours de la semaine,
Le plus aimable est samedi:

Par l'espoir il est embelli.
Dimanche, hélas ! ennui, tristesse,
Et travail qui jamais ne cesse
Apparaîtront avec lundi.
Fougueux adolescent, ton âge
Frais épanoui dans sa fleur,
Est une aurore sans nuage
Annonçant un jour de bonheur.
De cette époque de ta vie
A bien jouir je te convie;
C'est un bel âge que le tien !
Sur le désir qui te dévore
De le franchir, je ne dis rien....
Mais si ta fête tarde encore,
De te plaindre garde-toi bien !



Chant nocturne du Pasteur nomade

Que fais-tu dans le ciel, Lune silencieuse ?
  Dis-le moi, Lune, qu'y fais-tu ?
Quand de son noir manteau la nuit l'a revêtu,
Tu viens, et commençant ta course voyageuse,
  Tu vas contemplant les déserts
Pour t'aller reposer ensuite au sein des mers.
Encore se peut-il que tu sois curieuse
De fouler tous les soirs cet éternel chemin !
Ce qu'aujourd'hui tu vois, tu veux le voir demain !

II.

Or, à ta vie elle ressemble
La vie errante du pasteur :
Dès l'aurore levé, du troupeau qu'il rassemble
Vers les champs coutumiers il presse la lenteur :
Il voit des brebis, des herbes, des fontaines;
Puis, vient le soir qui de ses peines
Lui porte avec l'oubli le repos du sommeil.
Sur chacun de ses jours pèse un fardeau pareil :
Rien de plus, rien de mieux. Dis-le-moi donc, ô lune,
A quoi sert au berger cette vie importune ?
De la tienne quel est le fruit ?
Tous deux enfin où nous conduit
Mon passage d'un jour ? Ta carrière immortelle?

III.

L'homme souffre en naissant. La nature cruelle
  Fait de sa naissance un danger.
Il essaye les maux, et l'amour maternelle
N'a d'abord d'autre soin que de les alléger;
Il s'afflige, il gémit dès qu'il voit la lumière,
Comme s'il regrettait le néant dont il sort.
Cette coupe qu'il goûte et qui lui semble amère,
Il faut pour qu'il la boive en émailler le bord.
Puis alors qu'il grandit effrayé de la guerre
Que lui vont déclarer les hommes et le sort,
Des parents inquiets l'expérience sage
D'exemples, de conseils affermit son courage;
Sur les périls du monde, ils font tant, qu'il s'endort;
Et de songes menteurs l'espérance l'enivre.
    Hélas! mortel infortuné,
    On t'a consolé d'être né;
    On te console après de vivre.
Ah! s'il en est ainsi, pourquoi donc naissons-nous?
    Ou l'existence qu'on déteste,
Pourquoi la conserver avec un soin jaloux?
Tel est notre destin, voyageuse céleste;
Mais tu n'es pas mortelle, et tu l'écoutes peu
Ce cri de ma douleur dont les vents font un jeu.

IV.

Si pensive pourtant, et toujours solitaire,
Peut-être, ô lune, as-tu pénétré le mystère
De notre infortune ici–bas?
Le chagrin, le dégoût, la douleur, le trépas,
La suprême pâleur qui couvre le visage,
Les adieux à la terre y laissant pour toujours
Ce qui, dit-on, de vivre dédommage,
Les amitiés et les amours;
Tu sais de tant de maux et le but et les causes;
La succession du temps; l'utilité des choses,
Pourquoi les nuits viennent clore les jours;
L'été chasser l'hiver, et pourquoi, de ses roses
Le doux printemps tout parfumé,
Sourit à quelque objet furtivement aimé.
Ces secrets tu les sais, et bien d'autres encore
Qu'en sa simplicité, le pauvre pâtre ignore.
Et c'est pourquoi, comme si ton rayon
Allait de ses clartés éclairer ma raison,
Je réfléchis, alors que souveraine,
Ta lumière s'épand sur la déserte plaine
Qui s'enfonce et se perd au lointain horizon;



Je réfléchis, quand ta marche et la mienne
Vont se réglant au pas de mes troupeaux;
Et puis aussi, quand les mille flambeaux
Dont resplendit la voûte aérienne
Attire mes regards, encor je réfléchis,
Puis, dans mes doutes, je me dis,
M'obstinant à percer d'impénétrables voiles.
A quoi bon dans les cieux tout ce peuple d'étoiles?
Et cet éther sans limite, à quoi bon ?
Et cette immense et morte solitude
Qui même de ma voix ne me rend pas le son ?
Enfin sur moi je tourne mon étude
Et me dit: Que suis-je ? à quoi bon ?

V.

Ainsi, de l'univers, et de ce qu'il enserre;
De tant d'êtres mortels jetés sur cette terre,
De tant d'astres de feu roulant de toute part
Pour retourner ensuite au point de leur départ;
De tant de mouvements et d'infinis ouvrage
Je ne sais entrevoir de fruits ni d'avantages
Ou pour la créature, ou pour le créateur.
S'il est quelqu'un qui du don de la vie
Puisse remercier l'auteur,
Ah ! qu'il s'en faut que je le remercie !
Pour moi la vie est un malheur.

VI.

O cher troupeau, toi que rien ne soucie,
Tu reposes: heureux et trois et quatre fois !
Que ton berger te porte envie !
Non en cela que je te vois
Vivant sans colère, sans haine;
Presque affranchi de toute peine,
D'accident, d'effroi, de danger;
Prompt, d'ailleurs, à n'y plus songer,
Si quelquefois ces maux tu les essuies;
Mais parce que jamais, je crois, tu ne t'ennuies.
Tu te couches à l' ombre, et te voilà content,
Et tu passes ainsi la moitié de l'année,
Et moi, que fatigué du poids de la journée,
Je veuille aussi reposer mollement
Sur le gazon, et, chercher sous l'ombrage,
La fraîcheur et la paix qu'y verse le feuillage,
A peine suis-je assis que me vient assaillir
Je ne sais quel dégoût et quelle inquiétude
Qui sous son aiguillon me force à tressaillir;

Tourmente mon repos, et me le rend plus rude
    Que la fatigue que j'ai fui.
    Et cependant, jusqu'aujourd'hui,
    Je n'ai point de sujet de larmes;
Pourquoi donc le repos accroît-il mon ennui
    Quant à la brute il offre tant de charmes ?

VII.

Si de l'aigle il m'était donné
De voler sur l'aile intrépide
Pour compter dans l'azur limpide
Chaque astre dont il est orné;
Ou, dans un essor moins sublime,
Aller comme la foudre errant de cîme en cîme,
Peut-être alors, ô mon troupeau,
Peut-être alors, ô blanche lune,
Je devrais à ce don nouveau
De n'accuser plus la fortune.
Mais quoi ? plutôt je juge mal
De l'existence à la mienne étrangère:
Oui, pour qui vient à la lumière
Soit dans l'humain berceau, soit dans une tanière,
Et pour l'homme et pour l'animal
Le premier de leurs jours est un jour bien fatal !



Le repos de midi

(*Fragment*)

Quelquefois je m'assieds sur le désert rivage,
Du lac environné d'un taciturne ombrage;
Là, quand sous le zénith, le nonchalant midi
Déroule son vol engourdi;
Le soleil dans les eaux peint sa tranquille image;
Feuille ni fleur ne frissonnent au vent;
Aucun souffle ne ride l'onde;
La cigale se tait; l'oiseau n'a plus de chant;
Le papillon de course vagabonde;
Pour l'oreille, nul bruit; pour l'œil, nul mouvement.
Il règne dans ces lieux une paix si profonde,
Qu'immobile, muet, sur la rive étendu,
Le sentiment de l'être est en moi suspendu;
Et, dans ma torpeur, il me semble
Que dégagé du nœud qui les rassemble,
Tous mes membres gisant mêlent leur mort repos
Au silence de mort qui pèse sur ces eaux.



Dernier chant de Sapho

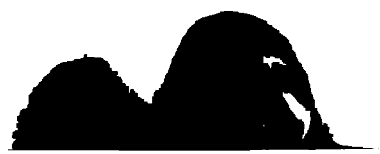
O douce nuit ! rayon timide
De la lune vers son déclin !
Et toi, de l'aube aimable guide,
Brillante étoile du matin !
Vous qui jadis charmiez ma vue,
Alors qui m'était inconnue,
La haine aveugle du destin;
A mon amour désespérée
Votre beauté calme et sacrée
Ne sourit plus ! Mais quelquefois
Le plaisir me ranime encore,
Si dans les airs poudreux je vois
L'ouragan à l'aile sonore
Enlever, en noirs tourbillons,
Et les gerbes et les sillons;
J'aime le fracas des orages,
Quand Jupiter sur les nuges

Fait rouler son char foudroyant;
Et dans la plaine dévastée
J'aime la course épouvantée
Des troupeaux éperdus fuyant!

Oui, le ciel est bien beau dans sa robe étoilée;
Et bien belle la terre, ainsi toute emperlée
Des pleurs par l'aurore versés!
Mais, hélas! de Sapho déités ennemies,
Quelques traits empruntés aux beautés infinies,
Vous me les avez refusés!

Hôte importun banni de ta fête, ô nature!
Amante humiliée et dévorant l'injure
D'un amour payé de dédain,
Je m'attache des yeux à tes formes charmantes,
J'en implore un reflet et mes mains suppliantes
Devant toi s'étendent en vain!

Ah! ce n'est pas pour moi que la brise soupire;
Que s'embaume le pré; qu'au matin vient sourire
Hesper, du seuil de l'Orient;
Et ce n'est pas non plus pour flatter mon oreille
Qu'avec son chant d'amour le rossignol s'éveille,
D'un long silence impatient.



Et si, portant au loin ma triste rêverie,
Du ruisseau qui murmure à travers la prairie
Je suis les paresseux détours;
Bientôt, pour m'éviter, les ondes fugitives,
En effeuillant les fleurs dont il pare ses rives,
Hâtent rapidement leur cours!

De quel crime pourtant, de quel forfait souillée
Méritai-je donc en naissant,
Qu'à ma jeunesse dépouillée
La fortune montrât un front si menaçant?
Et pourquoi du fuseau de la parque sévère,
Vois-je tomber mes jours si nus, si désolés?

A me dévoiler ce mystère
En vain j'ai les dieux appelés.
Tout est mystère en nous et surtout la souffrance.
Nous vivons pour souffrir; immuable décret
Dont le père immortel connaît seul le secret.
Oh! de mes jeunes ans inutile espérance!
L'Olympien a voulu que la toute puissance
Sur les cœurs des humains échus à la beauté,
Et nul d'entre eux n'échappe à sa douce magie.
Heureux! céleste don envié du génie!
Le plus noble talent qu'ait la muse adopté,
Qu'il anima les vers, l'éloquence ou la lyre,

Doit désespérer à jamais,
De tout soumettre à son empire
S'il revêt de difformes traits.
Mourons; il en est temps, débarrassons mon âme
De son indigne vêtement;
Et chez Pluton qui la réclame,
Qu'elle aille, nue et belle, expier durement
Les fatales erreurs du maître de la vie.
Et toi jeune homme ingrat, à qui m'ont asservie
Et l'amour sans espoir et la costante foi,
Et la furenr inassouvie
Du dévorant désir dont je brûle pour toi,
Sois heureux, ô Phaon; si quelqu'un le peut être
Sur la terre, où le sort ensemble nous fit naître,
Et m'entraîna vers toi, sans vouloir nous unir.

Pour moi, déjà je vis tarir,
Avec mon enfance passée,
La coupe d'or qu'avait versée
Jupiter d'une avare main.
Les plus belles de nos journées
Brillent pour s'envoler soudain;
Et, sur leurs traces fortunées,
Accourt, tourment de nos années,
Sous mille formes, le chagrin.
Amante de la poésie,



Je préférais à tous les biens
La palme que j'avais choisie,....
C'est la froide mort que j'obtiens!
Adieu rêves, douce chimère,
Que si longtemps j'ai caressés;
Sur la plage de l'onde amère
Je vous laisse: disparaissez!
Et moi, dans les royaumes sombres
Enfonçant mes pas incertains,
Je porte à la reine des ombres
Ma gloire et mon génie éteints!



A Sylvia

Au pays inconnu par les morts habité,
Sylvia, te souvient-il du temps de ton bel âge,
Lorsqu'en tes yeux furtifs rayonnait la beauté;
Et que, pensive et gaie, au début du voyage,
Sur le seuil du printemps ton pied s'est arrêté?

Ta chambre et tes sentiers de tes chants de fauvette
Résonnaient tous les jours, tandis que sous ta main
Entre les fils légers s'égarait la navette.
Tu charmais ton travail, tranquille et satisfaite,
Du penser idéal d'un avenir divin
Qui donnait à ton cœur une éternelle fête.
Le riant mois de mai répandait ses odeurs;
Et, toi, tu fleurissais au milieu de ces fleurs.
Parfois, en ces beaux jours, fatigué de l'étude.
Je laissais de côté les livres, les écrits
Dont mon âge et mes goûts m'imposaient l'habitude,
Et venais au balcon délasser mes esprits
En écoutant ta voix éclater jeune et pure.

Je contemplais le ciel, la mer et la verdure;
Le chemin sinueux par le soleil doré;
Et là-bas les jardins, et plus loin la colline.
Quel ange redira dans sa langue divine
Les doux ravissements dont j'étais enivré?

Tous deux, simples de cœur vivions plein d'assurance
Sur cette séduisante et trompeuse apparence
Qu'aimait à nous offrir la vie et le destin;
L'orage se forma dans l'azur du matin
Et d'un foudre imprévu brisa notre espérance.
Avec elle périt mon bonheur sous ses coups.
Oh ! pourquoi promets-tu nature décevante?
Tu retiens d'une main ce que l'autre présente.
Et tes sourires faux nous cachent ton courroux.

Bien avant que l'hiver de sa bouche glacée
Eût soufflé les frimas sur l'herbe de nos champs,
Par un mal inconnu tu tombais terrassée;
Tu tombais ! tendre fille et n'avais pas seize ans!
Tu ne t'égayais plus, Sylvia, de tes chants;
Tu ne souriais plus à l'éloge fidèle
Qui naissant sur tes pas, s'attachait tour à tour
A l'éclat vif et doux de ta noire prunelle,
A l'or de tes cheveux où se jouait le jour.
Que n'ai-je succombé quand tu me fus ravie,

De ma jeune saison la compagne chérie !
Sans espoir, sans désir, vieilli par la douleur,
J'use, sans l'épuiser, ma défaillante vie.
Et voilà donc l'hymen, les amours, le bonheur,
Fantômes du futur, dont les images chères
Arrivaient jusqu'à nous sur l'aile des chimères !
Folles illusions ! Beaux songes des humains !
A bâtir nos projets sur ces nuages vains
De nos jours printaniers nous occupions les heures
Tant que dura le rêve, en fût-il de meilleurs ?
Mais le vrai t'apparut dans son austérité:
Tu préféras la nuit à sa triste clarté,
Et tu pris ton chemin vers les sombres demeures.



COMPOSITIONS DIVERSES

Avantages de la Sottise

J'ai remarqué comme chose très rare
  Bête trouver qui ne soit que cela;
  Mais bête sotte, en veut-on ? la voilà !
  De tel gibier le Ciel n'est point avare.

Dans sa bonté Dieu le dispose ainsi:
  A tant de gens qu'il prive de mérite,
  Présomption, à dose non petite,
  Vient tenir lieu, dont ils disent « merci ! »

Pour maintenir dans une haute estime
  Le Beau, le Bon, il jette à pleines mains
  Avec le laid le mauvais aux humains,
  Sujets pour eux de jouissance intime.

Car Dieu prend soin que du Mauvais, du Laid
Le possesseur n'est pas la conscience;
Son triste lot, objet de complaisance,
Il sait le voir d'un regard satisfait.

Beau fils, magat. chacun du sort se loue;
Également chacun prise ses dons;
Et c'est ainsi que l'on voit les dindons
Auprès des paons venir faire la roue.





Boutade

« Vous aimez trop la lune »
  Dit un de mes amis
  A chacun, sa chacune,
  Le choisir est permis.

J'aime dans ma déesse
  Son minois si changeant:
  Il change ma maitresse
  Sans me rendre inconstant.

Sa taille qui varie
  Du jour au lendemain,
  En tout est assortie
  A mon goût incertain.

Enfin faut-il tout dire
Sur ses rares appas ?
Chaque mois elle expire
Avant que j'en suis las.





Chant élégiaque, tiré d'Ossian

Roule, ruisseau d'azur, roule ton flot jaseur
Vers ces près aux touffus herbages
Où la forêt de ses ombrages
A midi verse la fraîcheur.
Là, sous cet abri solitaire
Se dresse le chardon auprès de l'humble fleur
Que la rosée incline vers la terre.
Vient le vent enjoué qui relève son front,
Et doucement de l'aile la caresse;
Se balançant avec tristesse,
Au folâtre zéphyr la fleurette répond:

« Hélas ! pourquoi, brise importune,
Pourquoi troubles-tu le sommeil
Où j'oubliais quelle infortune
De si près suivra mon réveil ?

Laisse ma corolle fermée
En sa coupe garder encor
Du parfum l'essence embaumée
Dont tu disperses le trésor.

Je vois se former un nuage
Et ce nuage apportera
La violence de l'orage
Qui dès ce soir m'effeuillera !

Toi, de mon charme énamourée,
Brise, tu reviendras demain
Visiter ma tige éplorée;
Mais tu me chercheras en vain »

De même vainement ils chercheront la trace
De l'antique Ossian descendu chez les morts
Les enfants de Morven rassemblés pour la chasse
Et demandant aux vents l'écho de mes accords:
« Où sont allés les chants plein de force et de grâce,
Dont le fils de Fingal fit résonner nos bords »?
Diront-ils attristés, tandis que la lumière
Brillera dans les pleurs roulant sous leur paupière.

O malvina, viens donc, et soutiens le vieillard,
Tant que l'anime encor son âme défaillante;

Puis, à son dernier jour, cache loin du regard
Dans le champ qu'il aima sa dépouille gisante.
Cher guide d'Ossian, qui te retient si tard ?
Il ne vit qu'à demi quand sa fille est absente :
L'abandonnerais-tu ? fils d'Alpine, est-ce toi ?
Où donc est Malvina ? tu le sais: dis-le-moi.

Le Fils d'Alpine

« Chantre mélodieux, j'ai visité naguère
Du palais de Lutha les salles et la tour;
Ni les feux, ni la voix à l'étranger si chère
N'égayaient le désert de ce royal séjour.
Sur son étrange deuil j'ai cherché qui m'éclaire
Près des filles de l'arc; muettes tour à tour,
L'ombre de la douleur les couvrait de ses voiles;
Telles dans le brouillard paraissent les étoiles »

Ossian

Oh ! silence de mort ! il m'a dit mon malheur!
Qu'ai-je à savoir de plus pour me briser le cœur?
Ainsi tu pars, étoile radieuse,
Qui de mes yeux éteinte me rendais le rayon;
Tu pars ! et la nuit ténébreuse
Tombe et s'étend sur le vallon.

La majésté, la grâce enchanteresse
De ton départ accompagnent les pas;
Telle, sous l'océan quand la lune s'abaisse
La beauté l'environne et ne la quitte pas.
Mais moi, demeuré seul, consumé de vieillesse,
Je m'éteindrai dans les regrets.
Astre charmant, adieu ! Va jouir de la paix
A son asil heureux que tu montes brillante !
Comme aux portes du jour le soleil se présente
Resplendissant de tous ses feux;
Ainsi, donnant du ciel une seconde aurore,
Sous les mille couleurs d'un ardent météore,
Tu parais devant tes aïeux.

Cent trônes de vapeur, au palais des nuages,
Accueillent le repos des guerriers des vieux âges
Empressés autour de Fingal;
Et Fingal, dominant leurs formes azurées.
Couronné de sa gloire aux plaines éthérées
Encor là, règne sans égal.

Sous l'armure où jadis éclatait sa vaillance
Dans la pénombre il brille; et du fer de sa lance
Un sombre éclair s'échappe et luit.
L'immence bouclier où sa droite s'appuie

Plonge au sein du brouillard, comme on voit dans la pluie
Se baigner l'astre de la nuit.

De ses nobles loisirs pour varier la Chaîne
Le monarque écoutait la harpe aérienne
Qui d'Ullin soutenait la voix;
La harpe frémissait entre les mains savantes
Du Barde aux blancs cheveux, et des cordes tremblantes
Le plaisir sortait sous ses doigts.

Au milieu de ses chants, dans l'auguste assemblée
S'arrête Malvina que la vue a troublée
De ces visages inconnus,
Dont l'austère grandeur peut éveiller la crainte;
Timide, la rougeur de sa plus douce teinte
Embellit ses traits ingenus.

« Oh ! quelle fin prématurée
De tes jours avant la soirée,
Jeune veuve d'Oscar, te réunit à nous !
Approche, dit Fingal; aimable et bien venue,
Ramène enfin l'épouse aux bras de son époux.
Mais Ossian, depuis qu'il t'a perdue,
Que fait-il sur la terre où seul il est resté ?
Quel charme ? quel secours son existence nue
Ira-t-elle trouver dans Lutha déserté ?

Des bosquets de Cona, sur son aile légère,
Vient le vent amoureux
Qui, voltigeant autour de cette beauté chère,
Baisait ses blonds cheveux.

Les lieux qu'elle habita pleurent de son absence.
Elle n'est plus ! Pourquoi
Du taciturne deuil troubles-tu le silence ?
Zéphyr, éloigne-toi.

Les armes des héros que la rouille a couvertes,
N'en frôle plus l'airain;
Les héros ils sont morts; leurs salles sont désertes;
Prends ailleurs ton chemin.

Près des eaux de Lutha, va chercher sur la rive
Un tombeau tout récent;
Et là, tu mariras à ta note plaintive
La plainte du torrent ! »



Mélodies de la vie

(Imité de l'Allemand de A. W. Schlegel)

Le Cygne

Je vis paisible au sein de l'onde
Où ma trace est si peu profonde
Qu'elle n'en ride pas l'azur;
Et de mon candide plumage
Je contemple la blanche image
Qui se reflète en ce flot pur.

L'Aigle

Sur les rocs escarpés je vais bâtir mon aire;
Je plane dans les airs quand l'orage est aux cieux;
Et les dangers et la chasse et la guerre
Ne lassent point mon vol audacieux.

Le Cygne

J'aime, sous la clarté mouvante,
A sentir la brise odorante
Des fleurs dispersant les trésors,
Quand sur les vagues empourprées,
Je gonfle mes ailes, dorées
Par le soleil laissant nos bords.

L'Aigle

Je jouis, je triomphe alors que sur la terre
La foudre se déchaine, éclate et retentit !
Émerveillé je demande au tonnerre
S'il est heureux quand il anéantit?

Le Cygne

Souvent séduit par l'harmonie
De la lyre à la voix unie,
Apollon m'en verse les flots;
Il permet qu'à ses pieds, je goûte
Le chant délicieux qu'écoute
Le palmier natal de Délas.

L' Aigle

Près de son trône d'or, Jupiter me confie
Les foudres qu'un coup d'œil amène sous sa main;
Quand je m'endors, mon aile appesentie
Couvre du Dieu le sceptre souverain.

Le Cygne

De l'avenir perçant les voiles,
J'attache mes yeux aux étoiles,
Séjour à nos destins promis;
Et le regret le plus intime
M'attire vers ce ciel sublime
Où je trouverai mon pays !

L' Aigle

Dès mes plus jeunes ans, épris de la lumière,
J'ai fixé mes regards sur le front du soleil.
Ah ! loin de moi la terrestre poussière !
Qu'y puis-je voir au grand astre pareil ?

Le Cygne

Doucement je rendrai la vie,
Quand l'ineffable mélodie
De ma voix saluera la mort,
Jusqu' à ma dernière haleine,
Je dirai dans ma cantilène :
« Oh ! qu'il est doux d'entrer au port !

L' Aigle

L'âme fuit du bûcher brillante et dévoilée,
Ainsi que le phénix des flammes sort plus beau :
Aux jours sans fin elle vole appelée.
Et rajeunit au funèbre flambeau !



L'attachement à la terre

(Imité de l'Allemand de A. W. Schleger)

Des eaux pures du ciel souvent l'âme altérée,
D'une aile impatiente à Dieu veut s'élever;
Mais dans ses nœuds d'argile étroitement serrés,
Elle gémit, voyant son essor entraver.

Et prenant en dégoût le séjour de la terre
Où le vouloir sans borne et le pouvoir borné
La fatiguent en vain d'une incessante guerre,
Elle attent du départ le signal fortuné.

Ah ! vienne le moment, où quitte de la vie,
Les libres régions à ses vœux vont ouvrir
De l'éternelle paix l'immortelle patrie,
Avec la jouissance assurée au désir !

Toutefois, quand la mort l'effleurant de ses ailes,
Déjà fait chanceler son périssable corps,
L'âme appelle des yeux ses compagnes mortelles,
Et plaint ses vains plaisirs dédaignés jusqu'alors.

Telle, aux plaines d'hybla, la jeune Proserpine,
Qu'en ses bras enlevait son ravisseur divin,
Regrettait les objets de sa joie enfantine
Et pleurait pour les fleurs qui tombaient de son sein



Promenade à Chêne

---

2 Avril

Salut, jeune printemps ! Tu rentres sur la scène
Entouré de décors oubliés par l'hiver ;
Au versant de ces monts dont la cime sereine
S'abreuve aux sources de l'éther,
On voit la neige encor de ses blanches fusées
Sillonner les rochers, du contraste noircis :
Nos arbres restent nus; au ciel vêtu de gris
Les splendeurs du soleil sont encore refusées;
Mais dans les airs je ne sais quoi de doux,
De vital, d'égayé, qui sourit nous assure
Que l'aquilon et la froidure
Ont emporté le frisson loin de nous.

Si je doutais, j'en croirais cette abeille,
Qui, pour reprendre son labeur,
Docile au sage instinct qui si bien la conseille,

A quitté sa maison, comptant sur la chaleur
Et, je le pense aussi, sur la douce pâture
Dont la saison est avare pourtant;
Toutefois, la bonne nature.
Malgrès l'épargne du moment,
Ménage quelques fleurs hâtives
A l'appétit de ses convives
Prématurement éveillés.
Au creux des saules dépouillés;
Entre les racines mousseuses;
Sous les buissons, tant bien que mal
Elle réchauffe les frileuses
Qui redoutent d'avril le givre matinal.

Là Perce-neige solitaires;
Là, Muscaris et Primavères
Naissant en fraternels bouquets
J'aime à vous voir et vingt autres fleurettes
A qui je dis : or ça dites-moi qui vous êtes?
J'ignore votre nom. Si je le sais jamais
A quelque bon hasard que j'en sois redevable;
Car le demanderais-je au savant redoutable
Bien digne assurément de mon profond respect
Qui vous baptiserait d'un nom latin ou grec?
Oh! qu'il serait pesant à vos frêles pétales !
Qu'il vieillerait vos jeunesses d'un jour!

Sauvages fleurs, sur vos mousses natales
Simples restez, comme au prè d'alentour
Simple, s'ébat Guiltot, le petit pâtre,
Surveillant étourdi de la chèvre folâtre
Dont vos sucs savoureux parfumeront le lait.
Au pied d'un hêtre où la fauvette chante
Il a jeté son alphabet,
Tout absorbé par la chanson brillante.
Avec l'herbe verdie et les chants de l'oiseau
Et l'âge du berger et les fleurs bien venues
Forme un aimable accord cet allègre ruisseau
De qui longtemps les ondes retenues
Sous le cristal glacé qui les vint engourdir
A leur grè désormais sont libres de courir.
Or aussi maintenant avec quelles délices
Se laisse-t-il aller à ses mille caprices !
Comme il donne carrière à son flot babillard !
Tel, de sa langue qu'il délie,
Le jeune enfant à plaisir balbutie
Des mots tronqués, élancés au hasard ;
Il veut parler, sans en connaître l'art ;
Mais du silence à la longue il s'ennuie.

Le ruisseau vagabond, par ses jeux égayé
Tantôt se perd derrière la colline :

Tantôt à travers champs trouve un sentier frayé;
Et sur sa pente, il glisse, il s'achemine
Vers le fleuve voisin où finira son cours.
Adieu, ruisseau: l'Arve t'ouvre ses rives;
Tes flots y vont tomber de détours en détours
Sans rien perdre du moins de leurs grâces natives
Nourris, à leur berceau de la neige des monts;
En silence, épurés dans ces ravins profonds,
Où le ramier s'abreuve, où le chamois repose,
Dans la plaine ils sont descendus,
Mélant à l'onde qui l'arrose
Les alpestres parfums aux déserts épandus.
Et toujours teints des lueurs azurées
Qu'en leur miroir réfléchissent les cieux.
Ils vont portant aux près silencieux
Leurs promenades égarées.
Ils ont sur leurs chemins éxhalé la fraîcheur
Fleuré les foins, entretenu l'ombrage :
Baigné les pieds du voyageur
Que la fatigue arrête à leur rivage.
Là, bien souvent aussi s'assied quelque rêveur
Dont la pensée inquiète, incertaine
A la magique et vague cantilène
Vient s'assoupir, ô tranquille ruisseau !
Chaque souci, d'une aile fugitive,
Tour à tour se détache, et tombant sur ton eau

Semble avec elle aller à la dérive;
Et le rêveur, à ton calme apaisé,
Ce qu'il est, ce qu'il sent par degré il l'oublie;
Il laisse s'écouler nonchalamment sa vie;
Et, sur sa destinée un moment abusé,
Ainsi qu'au sein du fleuve il le voit disparaître
Il croit s'aller dissoudre à la source de l'Être

Si doux et si riant n'est le courant troublé
Qui pousse à leur dernier asile
Toujours désert, toujours peuplé
Les colons indigens de la plaine tranquille;
D'une existence ingrate et difficile
Ils y déposent le fardeau.
De ce champ du sommeil, au sommet du coteau,
J'aperçois la porte béante.
Là, rien ne fleurit; rien ne chante;
Et le souffle d'Avril au seuil noir va mourir
Il s'en détourne, et là ne laisse
Ni le bienfait ni la promesse.
Le laboureur y vient, courbé, recru, blanchi,
Les rides sillonnant sa joue
La main calleuse et le muscle endurci
Au contact éternel du soc et de la houe.
Ces outils du travail à ses aïeux transmis,
De son père hérités, il les lègue à son fils

Avec l'enchainement des longues lassitudes;
Avec mille labeurs passés en habitudes,
Sous le soleil hier, sous la pluie aujourd'hui;
Avec sa patience en ses maux les plus rudes
Et son indifférence aux souffrances d'autrui.

Tourmenté de la soif du lucre qu'il envie
Et dont la pauvreté ravive encore l'ardeur,
Le colon connait peu les tendresses du cœur
Et les doux sentiments, délices de la vie.
Esclave de la terre, et sur elle penché,
Il en dédaigne la purure ;
Il ne poursuit dans sa culture
Que le gain précieux à ses fruits attaché;
Et que, parfois dressant plus haut sa vue,
Il la promène dans les cieux.
Est-ce pour admirer les astres ou la nue
Dont l'éclat a seduit ses yeux ?
Non, il y cherche le présage
Et du beau temps et de l'orage
Qui comble ou qui déçoit ses vœux.

« Heureux l'homme des champs. a dit le doux Virgile,
S'il connait son bonheur » Beau mensonge d'idysse:
Heureux, disons plus vrai, s'il ne sent son malheur.

Cette existence ainsi déshéritée
Échue au pauvre laboureur,
Alors qu'elle est bien méditée
Au pied du cimetière où tout doit aboutir
Réveille brusquement la pensée endormie
A la rêveuse mélodie
Du ruisseau qui peut m'assoupir.
Mes aspirations peut-être dangereuses
Cessant de voiler l'avenir.
La justice de Dieu s'y montre nécessaire
Pour assurer au laboureur
L'indemnité de sa misère.

Et si, dans le terrestre exil,
Son âme, à la beauté fermée,
Ignora les attraits du fugitif avril,
Au céleste séjour, noblement transformée,
Et fière de jouir avec de nouveaux sens
Du souris radieux de l'éternel printemps
Oh ! qu'elle restera charmée !



Un beau jour au mois de Février

En Languedoc

Au tiède vent du Sud s'évapore la brume
  Dont février en deuil se plait d'être vêtu;
  Sous l'insolite ardeur que le soleil rallume
    Le pâtre allège son costume
  Et laisse le manteau sur la branche étendu.

Une douce moiteur humectant l'atmosphère,
  Dans nos champs vient nourrit l'enfance de nos blés
  De leur jeune famille ils égayent la terre;
    Et ses travaux, pleins de mystère,
  Par leur tendre verdure aux yeux sont révélés,

Mais près du vert sillon, des guérets encor vides
Attendent, négligés, le soc du laboureur;
Ils restent hérissé de vieux chaumes arides,
Où flottent ces longs fils humides
D'invisibles fuseaux préstigieux labeur !

Au milieu du repos muet de la nature,
Le ruisseau que la glace enchainait dans son lit,
Dit à ses bords fanés d'une longue froidure:
« En échange de mon eau pure
Quand donc me rendrez-vous le gazon qui fleurit?»

«Quand me cacheras-tu sous ton épais feuillage?»
Demande à ce buisson par l'hiver éclairci
Le gentil roitelet, en son humeur sauvage,
Qui ne trouve sur le branchage
Que le bourgeon naissant, à peine encore rougi.»

Le souris printanier qu'affecte la journée
A partout éveillé l'impatient désir.
L'hivernale rigueur parait s'être ajournée
Et la nature détournée
De son calme profond, s'émeut et veut jouir.

Un papillon séduit aux douceurs infidèles
De ce jour, a rompu sa chrysalide d'or.
Je le vois, essayant des facultés nouvelles,
Agiter ses débiles ailes
Et prendre dans les airs un imprudent essor.

Ah ! pour périr bientôt il a cherché la vie !
Alors que fatigué de jouer sous le ciel,
Il abattra son vol sur la morte prairie,
Au sein de cette herbe flétrie
Nulle fleur ne naîtra pour lui donner son miel.

Emblême hélas trop vrai ! mélancolique image
De l'étrange destin de ces infortunés,
Dont le hardie génie a devancé leur âge !
Rien n'en prépara le passage :
Haïs ou méconnus ils sont abandonnés.

Ainsi fut-il de vous, Socrate, Galilée !
Emportés vers les cieux d'un confiant espoir,
Vous alliez, amoureux de la voûte étoilée,
Chercher la source dévoilée
De la pure sagesse et du divin savoir.

Puis, vers nous descendus et portant la lumière,
  L'ignorance, en vos mains, éteignit le flambeau.
  Jaloux de vous payer, le stupide vulgaire
    Réserva pour votre salaire
  La prison, la ciguë et la paix du tombeau.

Vivant, persécutés: morts, un grand nom vous reste.
  De l'antique Titan, de votre frère ainé,
  Vous avez recueilli l'héritage funeste :
    Il nous donna le feu céleste,
  Et sur l'affreux Caucase il languit enchainé.



Le Nègre

Conte

Entre les villes d'Italie,
Plus d'une on vous en citera
Plus grande que Sinigaglia,
De monuments plus embellie;
D'œuvres d'art qu'on admirera,
Marbres, tableaux, et cétéra.
Mais j'aurai quelque peine à croire
Qu'on puisse réunir ailleurs
Tant de marchands et d'acheteurs
Que j'en vis au temps de la foire
Ouverte en la dite cité.
A l'époque où je l'habitai.

Si des Alpes jusqu'à la botte,
Si du rivage des deux mers,
La foule à Sinigaglia trotte,

C'est que, là, mille objets divers
A ses caprices sont offerts
  Voilà les chapeaux de Toscane.
Frais tissus de paille et de vent;
Voici la fleurette d'argent
Éclose à Gènes en filigrane;
Naples apporte ses coraux
Qui, ruisselant, sortis des eaux
Prennent forme, éclat, élégance
Sous la pointe de fins ciseaux;
Plus loin, s'offrent, avec la chance
D'amorcer les chalants dévots,
Les chapelets d'or de Lorette,
A la Santa Casa bénits,
Qui des Avé dits et redis
Fixent le nombre dans la tête;
Puis, sont étalés aux bazars
Jambons, saucissons, mortadelles,
Près des velours et des foulards
Et des bijoux et des dentelles
Miroitant aux yeux de nos belles...
Mais je risque d'être importun,
  (Outre que j'aurais fort à faire)
A marquer tout ce qui peut plaire
A la foire, au goût de chacun.

Aussi, pour se caser, la famille étrangère
  Par les anciens venus est tenue en échec :
    « N'habite pas qui veut Corinthe »
    Disait le vieux proverbe grec.
Ici, qui vient trop tard doit apporter la crainte
    De dormir dans la rue, avec
    Le gosier sec.
    C'est justement cette mésaventure
    Qui menaçait trois arrivants nouveaux
    A leur descente de voiture,
    Ils traînaient leurs porte-manteaux
    Du Cheval Blanc au Lion Rouge,
    D'hôtels en hôtels renvoyés,
Et, comme on l'imagine, à bon droit ennuyés
    De n'y trouver chambre ni bouge
    Et pas davantage un souper
Propre à calmer leur faim, difficile à tromper.
    Ils étaient fatigués et jeûnes.
N'usaient pas de régime et moins encore de jeûnes:
L'abstinence en plein air les venait occuper
Tristement, lorsqu'un enfin, las de courir les rues
Et de jeter aux sourds des paroles perdues,
    A prix d'argent, ils purent se loger
Sous le modeste toit de certain horloger
    Tenant nègre en apprentissage :
    (Je note exprès ce détail de ménage).

Or, dans le trio voyageur
Se trouvaient un jeune sculpteur,
Plus, deux éléves en peinture
Frères jumeaux, unis de cœur,
Par les liens de l'art et ceux de la nature;
Devers Rome ils allaient avec leur compagnon,
Ceux-ci ponr y prendre leçon
De Raphaël, l'autre de Michelange.
Le couple fraternel s'arrange
D'une couchette à partager,
A leur ami l'hébergeant horloger,
S'excusant fort en pis aller, propose
Du mauricaud le lit hospitalier.

« Mon apprenti, dit-il, est content de la chose,
Si trop vous ne craignez de vous mésallier
Par une nuit de commerce interlope
Entre sa noire Afrique et votre blanche Europe »
« Pour moi, fit le sculpteur, qui suis républicain
Et vis en citoyen du monde,
Je désire que Dieu confonde
Le très-sot préjugé du peuple Américain.
Pourtant, cher hôte, il faut qu'on me réponde
Que ce gentilhomme Africain
Se tient soigneux sur sa personne
Autant qu'il est obligeant et poli.

M'en donnez-vous parole ? — Je la donne;
De grâce, là-dessus ne prenez pas d'ennui.
Plut à Dieu que je fusse aussi propre que lui!
C'est un dandy, Monsieur, un mirlistore en herbe.
Il prouve bien que le proverbe,
Touchant la peau des noirs, est loin d'avoir menti:
A la tant savonner, la sienne aurait blanchi ».

Sur ce point délicat désormais sans scrupule
Et restauré d'un repas assez bon,
De Phidias le jeune émule
Gagnait le lit de son brun compagnon.
(Il dormait volontiers lorsqu'il sortait de table)
Mais il voulut, au préalable,
Qu'on lui promit de l'éveiller,
Car, amoureux de l'oreiller,
Il n'aurait, de soi, le courage
De le quitter matin pour se mettre en voyage.
On le promet; il se va reposer.

Les artistes jumeaux, qui ne songeaient qu'à rire,
Près du couple ronflant se tenaient à causer;
Lorsqu'à l'un, tout à coup, l'autre se mit à dire;
« Mon œil de peintre est bien choqué de voir
Cette blanche figure avec ce museau noir,
Sous le même drap réunie.
Faire un affront à l'harmonie !

Dans cette disparate il faut mettre l' accord.
Blanchir le nègre est peu possible ;
Mais notre ami. comme un mort insensible,
De le noircir je me fais fort
Sans qu'il ait à rouvrir sa paupière fermée. »
Cela disant notre jeune homme sort,
Et s'en revint, de beau noir de fumée
Portant aux mains un plein cornet ;
Puis doucement la poudre il en secoue
Sur le front, sur le nez, sur l'une et l'autre joue
Du bon sculpteur que le somme enchaînait.
Tous deux riaien à la folle pensée
De lui persuader que, quoique l'hôte eut dit
Sur la solidité de sa couleur foncée
Le nègre avait déteint, tout au profit
De son camarade de lit.

La nuit se passe, et de leur voix perçante
Déjà les coqs de l'aurore naissante
Aux citadins annonçaient le retour,
Quand les jumeaux occupés de leur tour
Et curieux d'en voir la suite,
Font à grand bruit irruption subite
Dans la chambrette du sculpteur
Grisé par le sommeil d'un nectar enchanteur.

« Sus! sus! font-ils, habille-toi bien vite;
Il est temps de partir pour nous mettre en chemin,
Et déjà notre voiturin
Nous attend à la porte, où piaffent ses deux rosses »
Sur le dormeur troublé ces mots ont leur effet.
Sommeillant à moitié, sans savoir ce qu'il fait,
Il passe les bras dans ses chausses
Et les jambes dans son gilet ;
Puis, il va, selon son usage,
Demander au miroir comment il se portait.
Mais la couleur de son visage
Sur ce qu' il voit, sur ce qu' il est
L'étonne tant et tant le dépayse
Que le pauvret se tâte et ne se connait plus;
A grand peine pourtant voilà qu' il se ravise
Et débrouille à peu près ses souvenirs confus:
« Les étourdis, dit-il, ont réveillé le nègre! »
Et le paresseux là-dessus
Fait volte face, et va, d'un pas allègre,
Retrouver dans son lit ses doux sommes perdus.

Le Coucher de la Lune

I.

Lune, ce blanc troupeau de tranquilles nuages
Qui paissent de l'éther les azurés pacages
Où les mène, dis-moi, ta houlette d'argent?
Les vas-tu disperser à l'haleine du vent?
Ou bien, les rassemblant sur la trace alanguie,
Iront-ils avec toi chercher la bergerie
Aux astres fatigués ouverte à l'occident?
Oh! laisse-les parquer dans la céleste plaine;
Et toi, sans te hâter de descendre en ton lit,
Enivre encor mes sens de ta beauté sereine,
Mystérieux attrait dont la nuit s'embellit.

II.

Tant que ton blanc rayon se mêle aux noires ombres,
Les cœurs sont rassurés: tu chasses devant toi
Ce vague sentiment d'involontaire effroi
Qui trouble nos esprits dans les royaumes sombres
Mille aspects indécis; mille objets décevans
De toute part créés à tes lueurs rêveuses
Occupent le regard de leurs formes douteuses,
Du faux et du réel capricieux enfans,

III.

Mais quoi? j'essaye en vain de t'arrêter encore,
Tu pars! et l'horizon te dérobe à mes yeux.
Ton reflet défaillant va mourir dans les cieux,
Quand le monde attristé déjà se décolore.
Les bois, les monts, les eaux voilés d'obscurité
Se sont vêtus de deuil en perdant la clarté;
Et les rêves si chers à la mélancolie,
Loin de l'ombre funèbre aussitôt envolés.
Ont laissé de la nuit les déserts dépeuplés.
A leur départ, plus seul sur la route obscurcie
Qui semble au voyageur s'allonger devant lui,
Il redit sa chanson pour tromper son ennui.

IV.

Ainsi décline et meurt la rapide jeunesse !
Songes, illusions, fantômes adorés
De biens toujours fuyants et toujours espérés
Vous nous abandonnez quand-elle nous délaisse.
Nous restons dans la vie égarés voyageurs,
A la terre étrangers devenue étrangère.
Vers le terme ignoré du chemin solitaire
Tristement nous marchons de douleurs en douleurs !

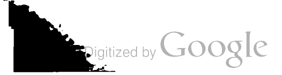
V.

Vous, montagnes, forêts que la lune a quittées,
Si le couchant a vu s'éclipser le flambeau
Qui de la nuit naguère argentait le manteau,
Vous ne languirez pas longtemps déshéritées
D'un éclat que les cieux vous promettent plus beau
Bientôt vous reverrez, à la part opposée,
Tout l'orient blanchir; et l'aube à son réveil
Semer en rougissant les gouttes de rosée
Sur les sentiers brillants préparés au soleil;
Puis, il apparaîtra, revêtant de lumière
Et vous, et l'empyrée et la nature entière!

VI.

Mais quand l'homme a perdu l'astre de son printemps
Et que son ciel éteint d'aucun feu ne se dore
En vain il attendrait une nouvelle aurore
A la nuit est voué le reste de ses ans.





Des Dieux Antiques

La fable enseignait que les Dieux,
De tempérament amoureux,
Toujours épris de quelque Belle
Soit terrestre, soit immortelle,
Bien qu' occupés en ces doux soins,
Notre immense univers n'en gouvernaient pas moins.
De ce fait double qu'elle expose
Je conclus qu'ils n'existaient pas:
Ignorant les dégoûts, jamais blasés ni las
Ces Dieux-là, s'ils aimaient, n'auraient fait autrechose.



La Brebis

FABLE

Une Brebis, dans un moment d' humeur
Quoique l' humeur chez la brebis soit rare,
D'ingratitude accusait son pasteur,
Et, le trouvant de ses bontés avare.
Ainsi de sa rancune elle épanchait l'aigreur:
« Avec le lait qu'au maître j'abandonne
Il ravit l'agneau, mon seul bien !
Ma laine encor je la lui donne
Et cède mon habit pour en faire le sien.
Mais, par lui dépouillée, en ai-je une caresse?
Me sait-il quelque gré, quand je le sers si bien?
Oh ! non ! il garde sa tendresse
Pour Médor, son chien favori,
Serviteur sans service, inutile et chéri.
O Pan! Dieu chèvre pieds, aux troupeaux si propice,

Ne souffre plus une telle injustice ! »
A peine elle achevait, que le Dieu, tout à coup,
Hors du taillis appelle un loup
Qui fond sur la jalouse, et de sa dure étreinte
Étouffait dans sa gorge et la vie et la plainte,
Lorsque Médor, comme un trait accouru,
Attaque l'assaillànt avec tant de courage
Qu' il met à l'abri de sa rage
L'animal pantelant, de frayeur éperdu

Dame Brebis reconnut sa faiblesse
Et profitant de la leçon
Vit à quoi Médor était bon,
Et, pour lui du berger partagea la tendresse.

Qui de nous n'a vu maintes fois
La gent bourgeoise gendarmée
Contre les faveurs que nos rois
Prodiguent tant à leur armée ?

« Est-il, dit-on, une raison
D'entretenir, à frais énormes,
Tous ces oisifs de garnison
Traînant partout leurs uniformes ? »

Tels sont les propos de la paix,
Mais, si jetés sur la frontière,
Les Allemands ou les Anglais
Entamaient la Gauloise terre,

Ah ! qu'on trouverait bien placés
Argent, honneurs et préférence
Aux vaillants soldats dispensés
Qui sauvegarderaient la France.



Le Manche à Balai

Conte Fantastique

Le bon vieux temps parfois est regrettable :
On promettait alors son âme au diable
Qui, pour ce don d'assez mince valeur,
D'un sacripant se rendait serviteur;
Et s'engageait, et tenait la promesse,
A lui donner et puissance et richesse.
Mais, de nos jours, le sire Belzébuth
A messieurs tels qui vendirent leur âme,
(Les voyant vivre au moins chacun le crut)
Semble nier le prix qu'on lui réclame ;
Il ne tient plus les closes du marché,
Et laisse à sec le carpillon pêchè.

J'insiste donc, dans le beau moyen âge,
Cet âge d'or tant prôné par Venillot,
Où la raison, assoupie au maillot.
Avec la foi faisait si bon ménage;
Où la vertu triomphante en tout lieu
Créait en terre un paradis de Dieu;
Le diable même enchaîné par l'exemple
Se conduisait comme un homme d'honneur,
Et, sans chicane, accordait part très ample
De ses secours, de sa haute faveur
Au triple fou qui s'en fit l'acheteur.
Un de ceux-là, du bon temps que je cite,
Autorisé de son pacte maudit,
Près du démon obtint tant de crédit,
Qu'il exerçait un pouvoir sans limite
Sur la matière et sur les élémens.
Tout s'arrangeait au gré de son envie.
Il ne mordait qu'à ces fruits de la vie
Dont la saveur venait flatter ses sens.
Ce qui déplait, ce qui fatigue, ennuie,
Et qu'on subit, il ne l'acceptait point;
Mais de l'effet sa volonté suivie
Lui suscitait des suppléans à point,
Soit farfadets de la séquelle noire,
Soit tout objet lui tombant sous la main.

Sur un seul trait de son étrange histoire,
Car j'en pourrais citer jusqu'à demain,
Vous allez voir quel parti sa paresse
Savait tirer de son art infernal.
Puis, à ce trait, quelque fou qu'il paraisse,
S'ajuste un fait qui me semble moral.
Les gens sensés veulent, quand on raconte,
Que la leçon donne du poids au conte,
L'heureux sorcier, d'un beau jardin de fleurs
A sa demeure ajoutait la parure ;
Il en aimait l'éclat et les odeurs,
Sans travailler en rien à leur culture.
Là, non obstant, tout venait mieux qu'ailleurs.
Avec deux mots appris dans son grimoire
Il avait fait, ce qu'on a peine à croire,
Un serviteur de son manche à balai,
Lequel tout droit allait et sans délai,
Autant de fois qu'il était nécessaire,
Puiser de l'eau fort loin à la rivière;
Puis, sur les fleurs là versait à propos,
Jusqu'au moment où les magiques mots
Lui permettaient de prendre du repos.
Voilà, lecteur, comme en Sardanapale,
Dans son péché d'indolence flatté.
De Lucifer cet enfant très-gâté
Organisait sa vie originale.

Or, à sa porte il avait un voisin
Tourmenté, lui, des soins de l'existence :
Mal substanté des produits d'un jardin
Qu'il cultivait, soignait; qu'avec constance
Il arrosait le soir et le matin,
A bout de force, à bout de patience;
Et tout recru, ses yeux étaient blessés,
Quand il voyait assis, les bras croisés,
Le nécromant, objet de jalousie,
Opérant tout par procuration
Laisser agir l'ensorcelé bâton.
« Et ce bâton ! Quelle œuvre de magie
« Sait l'animer ? le force d'obéir ?
« Se disait-il; puissé-je m'en saisir !
« De la moitié diminueraient mes peines
« Et s'accroîtrait mon chétif revenu. »
Dans ce penser notre homme entretenu
Le repassait les jours et les semaines,
Et, l'œil au guet, ne cessait d'épier
Les procédés employés du sorcier
Pour mettre en jeu l'arrosante merveille.
Un temps passa. Mais enfin sous la treille,
De qui le pampre aux regards le cachait,
Distinctement parvint à son oreille
Le son des mots où gisait le secret ;
Bizarre argot, diabolique formule ;

Courte elle était, avec point sans virgule ;
Par conséquent aisée à retenir.
Que manquait-il ? l'heure de s'en servir.
L'heure sonna, par le sort amenée,
Jaloux, je crois, de complaire au voisin,
Il fit germer un projet de tournée,
Loin de la France au cœur du magicien,
Qui décidé par quoi. je n'en sais rien,
Fut si pressé d'aller en Amérique
Que trouvant long de s'embarquer à Brest
Il enfourcha bravement le vent d'est,
Et sur son dos il franchit l'Atlantique,
N'ayant souci de bride ou d'éperon.
  Qui profita de ce subit voyage ?
C'est le voisin resté sans voisinage.
A peine seul, imbu de sa leçon,
De la formule il essaya l'usage.
Et comme une foudre arrive le bâton ;
Et le voilà commençant son ménage ;
Courant à l'eau, la versant au retour ;
Du potager, vingt fois faisant le tour ;
Infatigable, ardent à son service;
Le jardinier nageait dans le délice ;
Même l'on veut qu'en son ravissement,
Il ait chanté cette ode que Pindare
Fit en l'honneur du liquide élément.

C'est une erreur: l'homme était trop ignare;
Donc s'il chantait, autre chose il chanta.
Là n'est le point. Hélas ! la déstinée
Vint terminer cette douce journée
D'une façon qui le désenchanta.
Dèjà la nuit s'apprêtait à descendre,
Raves et choux avaient tant d'eau reçu
Que pour ce soir serait le mal venu
Tout nouveau bain qu'il s'agirait de prendre
Mais le baigneur, en ses soins absorbé,
Sur le terrain, comme éponge imbibé,
La douche à flots ne cessait de répandre;
Et le patron de s'en inquiéter !
Il redoublait en vain pour l'arrêter
Et la prière, et l'ordre, et l'invective;
Avec les eaux croissait son embarras
Il savait bien la phrase incitative,
La répressive, il ne la savait pas.
Manche-à-balai sans amortir son zèle,
Alla puisant, arrosant de plus belle
Toute la nuit; à l'aurore nouvelle,
Le jardinet ne fut plus qu'un étang.
Le jardinier aurait donné son sang
Pour maîtriser cette sourde machine
Qui sous ses yeux consommait sa ruine.
Contre lui-même il était furieux;

A poing fermés s'arrachait les cheveux,
Comme l'auteur du coup qui l'assassine.
Bientôt changeant de but, non sans raison,
Il tourne enfin sa vengeance irritée
Fou de colère, il sort de la maison,
Le bras armé d'une tranchante hâche,
Et d'un seul coup, qu'avec force il détache,
Il taille en deux ton obstiné bâton.
Sur ses débris il respirait. Mais bon !
Chaque morceau du même instinct s'anime:
En même temps, chacun saisit un seau,
Et côte à côte, ils volent chercher l'eau
Or, qu'opposer à leur fougue unanime ?
Notre inondé s'enfuit. Le malheureux,
D'un ennemi, venait d'en faire deux!
Si ce récit, je tourne en apologue,
Il y faut coudre une moralité:
Je dirai donc que plus d'un démagogue,
Par certain mot à la plèbe jeté,
(Mot, d'un pouvoir que l'on dirait magique)
A maintes fois son tumulte existé,
Soit en faveur de la chose publique;
Soit pour sa propre et pure utilité.
Mais si la plèbe une fois déchainée,
Passe le but, tombe dans les excès,

Le démagogue alors est aux regrets
Et la voudrait au calme retournée.
Par ses discours il y travaille en vain.
De l'insuccès sa faconde étonnée
N'a plus ces mots d'un effet si certain:
Il parle à gens dont l'oreille est d'airain.

Paris, Décembre 1865.



Les marguerites

De sa course diurne atteignant les limites
Le soleil va quitter les pelouses du pré;
Il jette ses adieux aux blanches marguerites
Qui suivent du regard le bel orbe empourpré.

C'est ainsi quc j'ai vû leur peuplade charmante
De l'astre matinal épier le réveil,
Et s'incliner vers lui, dans une douce attente
Des bienfaits émanés de son rayon vermeil.

Tant qu'a duré le jour, sur leurs tiges flexibles
Ont pivoté ces fleurs, cherchant les points du Ciel
Où s'ouvrent dans l'azur les routes invisibles
Prescrites au Soleil dans un ordre éternel.

Puis, si pour peu d'instant quelque nue importune
A voilé la splendeur de cet astre chéri,
Parmi toutes ces fleurs, s'en trouverait-il une
Qui soudain n'ait voulu s'éclipser avec lui ?

Par un commun accord repliant leurs pétales,
Elles ont dans leur sein avec fidélité
Caché ses feux sacrés, et, pudiques vestales,
N'ont daigné se montrer qu'à leur divinité

Radieuse émergeant des ombres de la nue.
Mais quand à son départ, nous la verrons chercher
Aux plages d'occident cette couche inconnue
Toujours fuyant le pas qui s'en croit rapprocher,

Vous prendrez lors le deuil, gentilles Paquerettes;
Des crèpes du veuvage enveloppant vos fronts
Et loin de votre époux, tristes comme vous êtes,
Du moins rêvez de lui dans vos sommes profonds.

Oh! que bien vainement ces étoiles brillantes,
Parures de la nuit, Vesper ou Sirius
Et la lune elle-même, en ses phases changeantes
Réuniront sur vous leurs rayons épandus;

Plus vainement encor les phalènes nocturnes
Sortis avec le soir de l'ombre des bosquets
Vous viendront courtiser aux lueurs taciturnes
Du crépuscule, ami de leurs amours secrets.

Au bruit fascinateur de leurs ailes légères
Heureux s'ils vous tiraient de ce chaste sommeil!
Mais vous, fidèles fleurs, dormeuses volontaires,
Vous n'ouvrirez les yeux qu'au retour du soleil.

Tel est l'instinct touchant d'amour reconnaissante
En tous lieux, infusé dans ces petites fleurs;
Telle l'attraction exclusive, constante
Qui de l'objet aimé ne se détourne ailleurs.

Et nous, qu'un Dieu voulut former à son image,
Nous, créés pour l'amour, guidé par la raison;
Est-ce bien vers Dieu que tournant le visage,
Nous cherchons constamment son immortel rayon?

Naissant avec la fleur qui pointe sur la terre,
Et de son manteau blanc la pare peu de jours;
Comme elle, fleurissants d'un éclat éphémère
Et tout près de tomber sur le Sol pour toujours;

Trop souvent oublieux, tant nous sommes frivoles!
Du divin Hélia rayonnant au zénith;
Nous allons saluant les grossières idoles
Que l'horizon mortel devant nous réunit.

Que nous importe-t-il qu'au bout de sa carrière
Le soleil ait fait place à l'ombre qui le suit ?
Qu'il échange à nos yeux sa puissante lumière
Contre le jour douteux des astres de la nuit ?

Qu'importe même encor si la nuit étoilée
A la nue orageuse empruntant ses vapeurs ,
Apparait tout à coup funèbrement voilée
Et de ses feux pâlis étouffe les lueurs ?

Nous n'avançons pas moins dans cette ombre perfide,
Et, sans l'interroger du regard inquiet,
Nous suivons, à défaut d'un astre qui nous guide.
Le décevant éclat de quelque feu follet

Que le démon des nuits, à l'aile bigarrée,
Pourchasse en se jouant; et de son vol malin
Agitant ce fanal d'une course égarée
L'éteint à l'improviste et nous laisse en chemin.

Lors, détrompés trop tard des illusions vaines;
Dans les limbes obscurs abandonnés, perdus;
Le regret nous rappelle aux régions sereines
Dont pour nous les sentiers ne se rouvriront plus !

Turin 1871.



Épître à M. I. Petit Senn

Cher John, des vieux Romains vous savez les usages
Ils donnaient à leur Dieu Janus
Sur son col immortel deux opposés visages;
L'un voyait au passé tous les faits advenus;
Sur les faits à venir l'autre étendait sa vue.
Pour lorgner le présent, Janus n'avait pas d'yeux.
L'allégorie eut été superflue:
Est-il chose en effet qu'on aperçoive mieux
Que le présent, si l'on n'a la berlue?
Nous, cher ami, qui ne sommes des dieux,
Nous pourrions du passé faire exacte revue
Afin d'y recueillir l'enseignement heureux
Que nous fournit l'expérience:
Puis, de même, il faudrait contempler l'avenir,
Et tâcher, longtemps à l'avance,
Contre ses coups fourrés de se bien prémunir;
Quant au présent, il serait bon, sans doute,
Malgré l'ennui que peut-être il en coûte,

D'y creuser au bon grain le propice sillon
Où germera pour nous quelque utile moisson.
Je parle d'or. Mais labour et semaille
A ma paresse ont toujours répugné
Et, pour avoir le travail épargné,
Je ne possède sou ni maille.

Au seuil du fainéant qui dort
La fortune s'assied, nous conte la Fontaine,
Je trouvais doux de le croire: j'eus tort.
N'ayant donc ni champs ni domaine,
De tout le sol du globe entier
Je ne retiens à mon soulier
Que la boue où je le promène.

O noire grillons trois fois heureux!
Bien que la part qui leur est dévolue
Soit exiguë,
Je n'ai pas obtenu comme eux
Mon petit lot de la commune terre.
Maîtres et Seigneurs dans leurs trous,
Ils ont droit de dire: chez nous »
Et l'orgueil naturel à tout propriétaire
Ne leur messied. J'en suis, ma foi, jaloux.

Lorsqu'en mes chères promenades,
Je longe sur les grands chemins
Les beaux enclos de mes voisins,
Fermés de murs, de palissades,
Constatant la possession,
Et partout mon exclusion,
Je sens au fond du cœur quelque peu de tristesse,
Et de ma pauvreté certain léger dépit;
Mais la raison s'en rend maîtresse,
Bientôt ce sentiment par elle s'adoucit.
Or, à peu près, voici ce qu'elle dit:
« Ces bois au séduisant ombrage,
Ces eaux, ces vignes et ces prés,
Ces jardins de fleurs diaprés,
Ils n'entrent pas dans ton partage.
T'en affligerais-tu ? pourquoi ?
Facilement tu peux les croire à toi ?
N'en as-tu pas, dans l'aspect qui te flatte,
La jouissance immédiate ?
A l'aise tu les vois: qu'ont de plus que les tiens
Les yeux, souvent blasés, du véritable maître ?
Qu'il veuille ou non te le permettre,
Cette agréable part, tu la prends sur ses biens,
Et tu n'as à payer ni leurs frais de culture,
Ni le garde, ni les impôts. »

Je ne suis pas, ami, convoitant par nature
Et me rassérène à ces mots.
Qu'ils sont nombreux d'ailleurs ceux auxquels m'associe
Le regret de ces champs à mes désirs ôtés !
Et combien en est-il qui marchent dans la vie
De richesses, d'honneurs, de puissance dotés,
Si malheureux pourtant qu'ils nous portent envie
Quand nous les envions dans leurs prospérités ?
Ah! c'est que le bonheur, on le porte en soi-même.

Le souverain qui dans les cieux
Veille au bien des sujets qu'il aime
Ne l'a pas tout entier placé sur les hauts lieux :
La foule serait trop à plaindre;
Car habitante de bas fonds,
Elle n'aurait pas pour l'atteindre
Les bras suffisamment longs.
Mais il est pour la gent de Plutus négligée,
Pourvu que cet oubli ne la tienne affligée,
Des élémens offerts au facile bonheur:
La règle des désirs; les tendresses du cœur;
Le sentiment ému de la belle nature;
L'ardent amour d'un art, soit musique ou peinture,
Avec le don, entre tous captivant,
De se suffire en l'exerçant.

A ces voluptés-là se dora ma fortune,
Et sur mes jours le soleil luisait beau,
Quand la douleur, hélas! m'en laissant à peine une,
Me vint vieillir dont je lui tiens rancune !
A ma faible main elle ôta le pinceau;
Sous le vouloir de mon bourreau
Ma voix chevrotante et barbare
Fit divorce avec la guitare;
Quant aux amours, les premiers envolés,
Le temps avait mes regrets consolés.
C'est merveille qu'il m'en souvienne
Tant leur fuite est chose ancienne !
De mes pertes tout contristé,
Le goût des livres m'est resté;
Mais le plaisir forcé de toujours lire, lire
Pour mes yeux affaiblis des larmes devenait un martyre;
C'est pourquoi mon esprit s'est mis à travailler
Sur le moyen de me distraire
Par un petit labeur au repos non contraire.
Or ça, me suis-je dit tâchons de *rimailler*.
Je me dispenserai de chercher des idées
Puisque celles d'autrui peuvent m'être cédées
Traduisons en français un mort italien;
Si je l'habille mal, il ne m'en dira rien.

Vous, aimable entre les poétes,
Laissant pour m'écouter les beaux vers que vous faites,
A fabriquer les miens vous m'avez enhardi;
Je perds mon temps à marier des rimes.
Pour vous qui les lisez, ces mots sont synonymes.
N'importe. Avec Leopardi
Que vous permettez que j'amène,
Nous prendrons, ces jours-ci, le droit chemin de Chène
Pour rimer richement, je choisis le *mardi.*

Genève 10 Mai 1865.



Le Bercail

I.

Alors que sur la fin d'une journée ardente,
On voit l'ombre du saule allongeant par degré
S'aller joindre et mêler à l'ombre envahissante
Qui, des monts descendue, a couvert tout le pré;
Le pâtre impatient de gagner sa chaumière
Rassemble le troupeau, rappelle à lui son chien,
Et pousse ses brebis à travers la poussière
Que sous leurs pas pressés élève le chemin.
Mais dès qu'il a revu sa rustique demeure,
Où l'attend le repos dont il sent le besoin,
Tout fatigué qu'il est, il en diffère l'heure,
Et, de son cher troupeau prenant un dernier soin,

Il veut compter, revoir chacune de ces mères.
Qui, la mamelle lourde, arrivent au Châlet,
Exhalant la senteur dont les menthes amères,
Ont imprégné leur laine et parfumé le lait.
Ainsi, les passe-t-il tour à tour en revue,
Et, certain que ce soir rien ne manque au bercail
Il dort paisiblement jusques à la venue
De l'aube, qui lui rend son innocent travail.

II.

Mais lorsque l'homme atteint sa suprême soirée;
Quand approche pour lui l'heure du long repos.
Par les plus fatigués rarement désirée;
Avant que de goûter aux somnolents pavots,
Ah ! qu'il ne cherche pas si vers la bergerie
Il mène réunis les compagnons aimés,
Jadis nouveaux venus dans ces champs de la vie
Que l'espoir matinal de fleurs a parsemés;
Qu'il ne commence pas une enquête cruelle;
Qu'il ne demande pas celui-ci, celle-là;
Si peu lui répondront, si sa voix les appelle,
Qu'à les trouver muets son coeur se serrera.
De tant, dont se formait cette troupe joyeuse,
Les uns, lassés de lui, sont restés en chemin;
Les autres, poursuivant leur course aventureuse,
A regret l'ont quitté pour un pays lointain;
D'autres, c'est le grand nombre et le plus déplorable
Sont tombés tour à tour sous la dent de la mort;
Sous la dent de la mort, la louve insatiable !
Et jeunes et vieillards ont subi même sort !

III.

Ainsi, bien attristés de notre solitude,
Nous marchons au bercail où nous dormirons tous:
A chacun son sentier; qu'il soit doux, qu'il soit rude,
Semé de molle arène ou de tranchants cailloux,
Il mène droit au but où la course est tournée,
On arrive à toute heure; à midi, le matin;
Sous le brun crépuscule au bout de la journée;
Et, prompt ou paresseux, vienne le pélerin,
Toujours au gîte ouvert sa couche est préparée
Heureux! du moins, heureux! qui, tel que le berger,
Y trouvant pour sa nuit une paix assurée,
Sans noires visions qui viennent l'assiéger,
Jusqu'aux premiers rayons dont l'ombre se colore,
Plongé dans le sommeil, ne rouvrira les yeux
Que pour te saluer, ô radieuse aurore
Du grand jour éternel, se levant dans les cieux!



Stances

Beau jeune homme à l'allure fière,
A l'œil brillant, au front serein,
Comme ta démarche légère
Franchit les stades du chemin !

Mais plus encore agile et belle
Je vois voler à ton côté,
De tes pas compagne fidèle,
Une riante déité.

Les fleurs d'avril l'ont couronnée;
De couleurs vives châtoyant,
Le tissu dont elle est ornée
Loin derrière elle flotte au vent;

Nouvelle aurore aux doigts de roses,
Devançant le jour à venir,
Ce qu'y chercher tu te proposes
Elle promet de l'obtenir.

Et tu crois la douce espérance;
Car de la nymphe c'est le nom.
Elle te dit « courage ! avance ! »
Vers un but dont elle répond.

Mais, au déclin de ta journée,
Toujours loin de ce but qui fuit,
Tu t'aperçois que, détournée,
De moins près la belle te suit:

Et, soudain, voici qu'à sa place,
Apparait, comme un spectre noir,
Une femme qui face à face
T'éclipse les splendeurs du soir.

Oh ! que son aspect est sévère !
Que négligés sont ses cheveux !
Et sous quel vêtement austère
Se voilent ses membres osseux !

Non, jamais dans plus sombre étoffe
Jadis n'a taillé son manteau
Ou le stoïque philosophe,
Ou le cynique en son tonneau !

Jamais figure plus ridée:
Jamais regard plus soucieux
Ne vinrent rembrunir l' idée
Et tristement frapper les yeux !

O voyageur ! Si de ta route
Tu prétends assurer la fin,
N'hésite pas: bien qu'il t' en coûte,
A cette femme tends la main;

Suis ses pas: c'est l'expérience.
Heureux de t'en laisser guider,
Des mensonges de l'espérance
Efforce-toi de te garder !

Songe qu'avec elle on trébuche
Sur un sentier qui semble beau.
Avec l'autre, il n'est point d'embûche
Qui ne s'éclaire à son flambeau.

Turin, 1871.



Le bal manqué

Conte

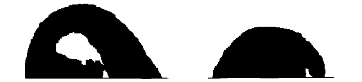
« Ha ! qu'on est fou de se laisser charmer
Aux doux regards d'une égoïste belle
Qui cherche à plaire et ne veut pas aimer;
Ou bien, des feux dont on brûle pour elle
A peine au cœur reçoit une étincelle;
Et se riant des douleurs d'un amant,
Au premier fat dont la prunelle joue
Fait d'attraits et d'accueil étalage obligeant !
Comme on voit aux badauds le paon montrer sa roue.
Et ma belle Suzon m'apprête ce tourment!
Et sa coquetterie, hélas! est sans remède,
Ah! pourquoi n'ai-je su m'éprendre d'une laide ?

8

Ainsi pensait Lucas que tenait en souci
Beaucoup d'amour, de jalousie aussi.
Plus que jamais il avait fort à faire,
Possédé de ce double mal,
Car la coquette à lui si chère
Allait, sans lui, se pavaner au bal,
Or, de garder la maison de pied ferme
C'était le tour de l'amoureux garçon,
Pendant qu'au bourg les hôtes de la ferme
S'ébaudissaient; et si Suzon
Tardait encor de partir à leur suite
C'est qu'elle avait commission
Auparavant d'écumer la marmite,
Pour qu'au retour des gens le potage fut bon.
Aussi Dieu sait comme allait l'écumoire
Non cependant qu'il fut juste de croire
Que, tout entière au soin de son bouillon,
L'écumeuse n'eut temps de tirer de l'armoire
Et ruban et chiffon avec art ajouté
Au reste de l'arroi qui parait sa beauté;
Après quoi, près du feu revenue à sa place,
Ces affiquets, elle allait de son mieux
Disposant au profit de son teint, de ses yeux,
Sur l'avisé conseil d'une petite glace;
Puis, la belle, dans son orgueil,
Se détournait de son image

Pour observer du coin de l'œil
L'effet de son charmant visage
Sur celui du pauvre Lucas
Qui s'engrimaçait davantage
Plus en elle brillaient d'appas.
De ces deux façons réfléchie,
Double et piquant plaisir elle avait à se voir.
Peinte aux traits du martyr, peinte dans le miroir.
Inhumaine coquetterie,
Du mépris de l'amour sois à jamais flétrie !
O despote ! à tout prix tu prétends dominer !
Ce ne fut tout; Suzon se prit à taquiner
Le jouvenceau chagrin par une raillerie
Certes, en tel moment, tout-à-fait hors de jeu:
« Dis-moi, garçon très cher, d'où vient que sur ta joue
Le souris gracieux a fait place à la moue ?
Sous mes atours nouveaux te plais-je point, ou peu ?
Serait-ce, à ton avis, que je suis mal coiffée ?
Fit la mauvaise, et par malheur
Crains-tu qn'au bal je fasse déshonneur
A Messire Lucas, mon doux maître et Seigneur? »
« Oh! dit l'amant, bien ou mal attisée,
Suis-je aujourd'hui pour y prendre intérêt ?
Et si, malgré les soins qui vous ont embellie,
Moins que vous n'y comptez on vous trouve jolie
rai-je que pour moi vous en aurez regret ?

Oh! de grâce, Suzon, trève de moquerie:
Disons plutôt la chose comme elle est.
Vous ne brûlez de paraître à la fête
Que pour y voir Pierre, Guiltot, Lubin,
Qui sais-je encore? et narguant mon chagrin
Vous mettre en frais pour leur tourner la tête.
— « Bah! dit Suzon, tu ne songes qu'à mal.
Lubin! Guiltot? que me fait leur conquête?
J'aime à danser; je vais au bal.
Pour t'en choquer, sommes-nous en carême?»
— « Qu'importe ici carême ou carnaval?
Reprit Lucas, ne changeant pas de thème;
Si votre amour était de bon aloi
Vous n'auriez à danser de plaisir qu'avec moi.
Et puis, vraiment se peut-il que sans peine,
Outre l'ennui de leurs fades propos,
Vous supportiez aux bras de ces rustauds,
Lorsque en son tourbillon la valse vous entraîne
Qu'à bout portant ils vous mangent des yeux;
Que le vent à leur lèvre apporte vos cheveux?
Que, tour à tour, aspirant votre haleine,
Et votre taille enlaçant de leurs doigts,
Effrontément ils usurpent mes droits?
Ah! ces images-là me mettent au supplice!
A mon chagrin, Suzon, n'auras-tu nul égard?
Pour te rendre à la fête il est déjà bien tard;



Voyons: à ton ami fais-en le sacrifice.
Est-il si grand? et sera-t-il perdu
Tout le soin mis à ta belle toilette
S'il n'orne plus que notre tête à tête?
Non; tu veux plaire; à qui tant plairas-tu
Qu'à l'amoureux Lucas, ô ma gente Suzette?
Reste donc avec moi: bientôt au bal prochain,
Le cœur moins tourmenté, je saurai te conduire,
Reste aujourd'hui: j'ai tant de choses à te dire! »
— « Ami, ces choses-là, tu les diras demain:
Nous sommes de revue, et pourrons les entendre:
Mais moins que toi j'ai les bals sous la main
Vient celui-ci, m' est avis de le prendre.
C'est bien assez d'en perdre la moitié. »
— « Oui dà, Suzon, le compliment est tendre
En vérité, grande est votre amitié! »
— « Est-ce en manquer de n'être point esclave ?
A d'honnêtes plaisirs de ne souffrir d'entraves?
Hé bien! soit, je veux bien le penser comme vous
Et si Monsieur s'en fâche, il ne m'importe guère. »
Tandis que de cette manière,
Notre coquette et son jaloux,
Tout bellement, de l'aigre doux
Étaient venus à sa colère;
Le temps diversement passait
Court pour le gars, long pour la belle;

Et le bouillon s'éclaircissait,
Car, en dépit de leur querelle.
L'écumoire avait fait son jeu.
L'heure donc approchait où, déployant son aile
Suzette allait enfin s'envoler loin du feu.
Mais si du pot diminuait l'écume,
Chez l'amoureux par la lutte irrité,
De sa défaite augmentait l'amertume.
Pour fléchir la cruelle il avait tout tenté :
Sentiments délicats; amour, cajolerie.
Pourtant, il ruminait, tout bouillant de dépit,
Ce qu'elle répondait à ce qu' il avait dit,
Et n'en pouvant digérer l' ironie,
Il fouillait, refouillait les coins de son esprit
D'où moyen put sortir de la laisser punie,
Pour ce faire, il fallait la forcer à rester.
Amour et grand vouloir aiguisent le génie;
On l'a dit; je le crois et n'y veux contester.
Tant est, qu'au bon Lucas une clarté subite
Ce moyen découvrit, et le tira d'émoi.
« Arrogante Suzon, se dit-il à part soi,
Tu veux me planter-là pour ta fête maudite,
Et goûter la douceur d' y danser malgré moi ;
Hé bien ! je te consigne auprès de ta marmite »
Consigner ! mais comment? me demandera-t-on :

Et quel aide à son coup de tête
Allait appeler le garçon ?
Rien de plus que la savonnette
Qui pour faire sa barbe humectait son menton.
Il sut s'en munir en cachette ;
Quelques morceux en détacher;
Puis du pot-au-feu s'approcher :
Puis, à l' insu de la coquette,
En glisser un dans le bouillon.
Du mélange l'effet fut prompt :
L'écume naguère éclaircie,
Fait son devoir de s'épaissir.
Lucas se pâme de plaisir
A voir de Suzette ébahie
L'écumoire aller et venir
Sans avancer en rien l'ouvrage.
Le traître, faisant bon visage,
S'était assis près de Suzon,
(C'est-à-dire près du potage ;)
On en devine la raison ;
Mais elle n'en avait soupçon ;
Elle crut au rapatriage ;
Car du pauvret c'était l'usage
Des torts qu' elle avait eus de demander pardon.
Tandis qu' il contait douces et tendres choses,
De la drogue mousseuse il redoublait les doses

Et la donzelle écumait, écumait :
Rien à son cas ne comprenait ;
Et stupéfaite et désolée
Près de la marmite endiablée,
Pleurait le bal dont l'heure s'écoulait.
Le dénoûment vous voyez de l'histoire.
Notre amoureux en eut toute la gloire ;
Tant il sut ménager le temps et le savon ;
On laissa l'éventail pour garder l'écumoir ;
Cornette et cotillon rentrèrent dans l' armoire ;
Et personne, à souper, ne voulut du bouillon.

Paris, 1865.



A M. Petit-Senn

Maître très-cher, que faisai-je à Marly,
Quand promenant un poétique rève,
Vous méditiez, au pied du beau Salève,
Ces vers heureux que moi, futur ami
Caché pour vous sous un bois de la France,
Je vins ouir dans un charmé silence,
Alors qu'à Chène, en voisin établi ;
A l'amitié passa la bienveillance ?
Donc, à Marly, Je vivais... comme on dort ;
A tout travail refusant tout effort.
Non seulement j'eus repoussé la lyre,
Mais, sous mes doigts, la flûte de Tytire
Pour les échos n'aurait pas eu d'accord.
Couché pourtant à l'ombrage mobile
Du hêtre cher au pasteur de Virgile,
Sur un sommet visité par le vent

Qui s'y plaisait, comme moi solitaire,
J'allais passer des heures en rêvant,
Enseveli dans la molle bruyère.
  L'Été fuyait. De ces agrestes lieux
Que les coteaux ferment de leur ceinture,
Le cadre étroit présentait à mes yeux
Maints doux objets dont la simple nature
Sait s'embellir sans art et sans culture :
Pâles bouleaux et verdoyant taillit ;
Prés dont les fleurs nuancent le tapis ;
Haute futaie aux branches enlacées ;
Routes sans but par le lapin tracées,
Plantes, coudriers, buissons, charmant fouilli
Où les chevreuils se reposent tapis ;
Dans le vallon, une source épanchée
Parmi les joncs se dérobe cachée ;
Les cressons verts en étouffent le bruit.
Paix et silence habitent ce réduit.
  Nul compagnon n'avait droit de m'y suivre,
Sinon, parfois, un agréable livre,
De la maison, sous le bras apporté,
Pour déguiser ma longue oisiveté.
Aussi, d'abord, le tournant page à page,
Je m'efforçais d'en bien saisir le sens ;
Mais quoi ? bientôt l'attrait du paysage ;
Le ciel orné d'un splendide nuage;

Parfums de fleurs ; arbrisseaux frémissans ;
Chansons d'oiseaux prenaient tout l'avantage
Sur le volume; et je laissais l'auteur
Causer tout seul. Oh ! que ma fantaisie,
Par la nature aisément ressaisie,
A son appel courait avec bonheur !
Tout m'était-là matière à songerie :
Petits sujets aussi bien que les grands.
Que si, cher John, vous avez quelque envie
D'entendre mieux comme passait mon temps
Par un exemple, écoutez, je vous prie :
   Il m'en souvient, un jour bien étendu
Sous ma feuillée, oisif à l'ordinaire,
Un leger bruit éveillant l'atmosphère
Avait du lieu le calme interrompu.
Je vis alors qu'une abeille affairée
Qui fourrageait une sauvage fleur,
En bourdonnant s'excitait au labeur.
La travailleuse à peine retirée,
Survint, avec des airs de grand Seigneur,
Un papillon à l'aile colorée.
Tout occupé d'amuser son loisir,
Lui, voltigeait seulement par plaisir,
   Je fus frappé de cette dissemblance
Si fortement marquée en l'existence
Faite à chacun de ces deux animaux.

Pour l'un travail ! Pour l'autre doux repos !
Et je disais « Oh ! la folle chimère
Que cette loi d'austère égalité
Qui pèserait sur notre humanité,
Si d'esprits faux la jalousie amère
Nivelait tout selon sa volonté !
L'égalité n'est pas dans la nature :
Sur ses enfants sa générosité
Point ne s'épanche en égale mesure.
Nous plaindrons-nous de Dieu qui l'a voulu ?
N'est-ce pas lui qui d'un ton absolu
Dit à l'abeille « industrieuse flotte,
De tes travaux, amour, maternité
Interrompraient le cours illimité !
Or, à jamais, ces dons, je te les ôte
Avec le sexe; et, comme la fourmi,
Tu ne seras ouvrière à demi.
Mais, du matin jusqu'à la soirée,
A tes soucis incessamment livrée,
Le beau palais que ton art doit bâtir,
De miel, de cire il faut l'entretenir ;
Ton peuple enfant, l'élever, le nourrir ;
Pour y pourvoir, je veux qu'à tire d'aile
Volant aux prés recueillir ta moisson,
La rapportant des prés à la maison,
Ton jour ne soit qu'une course éternelle »

Ce même Dieu créa le papillon ;
Au papillon. sa voix que disait-elle ?
Beau premier né de la saison nouvelle,
De ses couleurs pare ton vêtement ;
Habite l'air ; aspire à la lumière;
Deviens de l'âme un symbole charmant ;
Libre de soin, n'approche de la terre
Que pour goûter au doux nectar des fleurs ;
Poursuis, atteins ton épouse légère;
Jouis ; sois père ; et sans le sentir, meurs
Comblé des biens dont elle fut suivie,
Dans un sommeil s'exhalera ta vie,
Avant l' hiver par qui doivent mourir
Rose et jasmin dont je vais te nourrir »
Pourquoi chez l'être aussi bon qu' il est sage
De ses faveurs ce partial partage ?
Pourquoi le paon resplendit-il si beau,
Quand sombre et laid se montre le corbeau ?
Pourquoi voit-on ces immobiles sphères.
En leur repos pleines de majésté,
Se couronner de leurs propres lumières
Quand l' astre errant, dans son orbe emporté,
Doit à leurs feux un éclat emprunté ?
Enfin, pourquoi ces mêmes différences,
Dieu les met-il aux cerveaux des humains ?
Lorsque formés ils sortent de ses mains,

Que de degrés dans les intelligences !
L'un nait adroit, actif, ingénieux,
L'autre idiot, sans ressort, paresseux.
Vous, qui chantez un avenir de fêtes
Où les mortels reverront l'âge d'or,
Supposons le venu, voyons, Prophètes !
L'égalité, ce précieux trésor,
Tient abolis le rang et la fortune,
Distinctions qui tant vous importune.
Chacun de nous a donc, bien mesuré,
Le lot mesquin strictement nécessaire
Pour que le vivre à lui soit assuré.
Quant au plaisir, c'est toute une autre affaire :
Richesse, luxe et beaux arts jetés bas,
Il faut jouir avec ce qu'on n'a pas ;
C'est chose aisée. Or, de cette manière,
Privés qu' ils sont des chances du hasard,
Les dépourvus commencent leur carrière
Tout alignés, au moment du départ,
Comme les chars aux courses olympiques.
Postes, moyens sont offerts identiques.
Mais ces égaux, mis en marche à la fois,
Ils sont doués de qualités diverses
Qui, par nature, échappant à vos lois,
N'opéreront que des effets inverses ;
Bon sens, esprit, aptitude, savoir

Du possesseur augmenteront l'avoir ;
Au camarade, ineptie et paresse
Apporteront la gène et la détresse.
Réformateurs, en telle extrémité,
Rétablissez la belle égalité !
  Voilà comment, ô gracieux poéte !
A ciel ouvert, au sein des verts coteaux,
Je songeais mieux qu'entre mes blancs rideaux,
Et raisonnais avec moi tête-à-tête,
En comparant l'abeille au papillon.
Du bon Garo, sans faire les bévues,
De Dieu, sur nous je signalais les vues.
Loin qu' il fallut qu'un gland sur mon menton
Vint choir de haut pour terminer ma glose,
  « En louant Dieu de toute chose,
  « Je retournais à la maison »
Où sont ces jours? traqué par la douleur,
Dans mon fauteuil, malingre, au coin du feu.
De mes pensers redoutant le malheur
Je lis beaucoup afin de rêver peu.
Douze ans en ça, sur mon lit de bruyère,
J'étais heureux en faisant le contraire.

Mars, 1865.

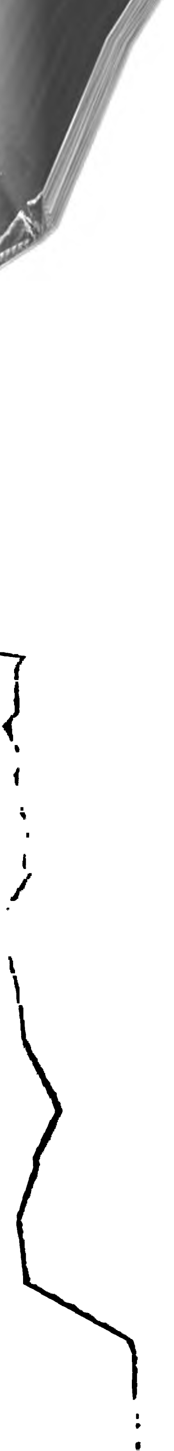
FIN

TABLE

COMPOSITIONS DIVERSES

9






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06269 3190

